

OLIVIER WEBER

---

# Si je t'oublie Kurdistan

---





SI JE T'OUBLIE KURDISTAN

La collection *Monde en cours*  
est dirigée par Jean Viard

© Éditions de l'Aube, 2020  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-3841-9

Olivier Weber

# Si je t'oublie Kurdistan

*éditions de l'aube*



*Pour Hugo et Julia,  
qui connaissent le goût des autres  
et celui de l'aventure.*

*Pour Ahmad Bamarni.*





« Relâche les quatre anges qui  
sont enchaînés près du grand  
fleuve, l'Euphrate. »

APOCALYPSE, 9, 14.

« La dictature s'épanouit sur le  
terreau de l'ignorance. »

GEORGE ORWELL, 1984.

« Les souvenirs publiés cessent à  
l'ambulance. »

ANDRÉ MALRAUX, *Lazare*.

« Je me mis à pleurer en me sou-  
venant de vos enfances. »

GUILLAUME APOLLINAIRE,  
*Calligrammes*.



## Une grenade sur le fleuve

J'ai pour la première fois de ma vie traversé une frontière avec une grenade dans mon sac. Elle n'était pas offensive ni défensive, il s'agissait du vieux fruit de l'Orient, et la grenade était destinée à l'autre rive du Tigre, le fleuve frontalier et biblique qu'il fallait franchir sur un pont flottant en proie à des flots capricieux et soumis à tous les vents. Fragile bordure entre l'Irak et la Syrie que j'avais connue bien des années plus tôt en pénétrant dans les maquis kurdes, en provenance de Damas et après une longue route puis une piste puis un canot porté par le courant, bateau ivre à l'image du pays kurde que menaçaient les balles irakiennes et turques. La grenade à la peau rouge était ronde et lourde. Symbole de vie et de longévité depuis des temps immémoriaux sur les bords de l'Euphrate et jusqu'à Sumer et Babylone, c'était un maigre présent pour les Kurdes qui m'attendaient de l'autre côté de

la frontière, au Rojava, «le pays où le soleil se couche», l'État en devenir qui surmontait toutes les trahisons et défiait les nouveaux empires. Les Kurdes, qui ont bravé les pires ignominies, jusqu'à la lâcheté de l'Occident, aiment rappeler que la vallée du Tigre fut l'un des berceaux de la civilisation. Malgré la barbarie qui frappe leur fatum depuis des décennies, ces éternels rebelles sont les dignes continuateurs de la culture de l'autre. La grenade en était le reflet sur le limon gris et sur le fleuve aux doux éclats qui dansait la gigue avec les barges menaçant de déraider à tout instant. Nous allions la déguster un matin dans une ville dévastée, le ventre creux au bout d'une longue route.

La femme kurde qui gardait la frontière m'interrogea longuement et me fit patienter. Elle était sûre d'elle, malgré les périls. Une combattante dans un bureau. Elle me rappelait la phrase de Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathoustra*<sup>1</sup> : «Je suis un garde-fou au bord du fleuve: que celui qui peut me saisir me saisisse!» La barrière s'ouvrit, les flots bouillonnaient, le pont tanguait avec ses caissons fragiles et dansants. Tout allait bien, la grenade était amarrée.

---

1. Le lecteur trouvera la liste des références citées en fin d'ouvrage.

À ses côtés, j'avais rangé en guise de viatique le livre de Georges Bernanos sur la guerre d'Espagne et sa tragédie, *Les Grands Cimetières sous la lune*.

Je pénétrai dans la nouvelle Babylone.

Depuis plusieurs mois, des amis kurdes me parlaient de l'expérience démocratique en cours au Rojava, le Kurdistan syrien.

«Tu devrais retourner là-bas, me disait Salih Durmuş, un militant kurde de la première heure établi à Thionville. On tente de créer un vrai modèle d'égalité hommes-femmes et de démocratie locale, avec une considération de toutes les minorités religieuses ou ethniques et un véritable respect de l'environnement.»

Je connaissais le Kurdistan syrien pour m'y être rendu à différentes reprises, mais les séjours n'étaient guère récents. Je m'étais concentré, pour l'écriture de *Frontières*, sur le Kurdistan d'Irak et quelques autres contrées en troubles, avant de dévaler la piste jusqu'à Tanger puis Menton, mon port d'arrivée, au terme d'une longue course avec les passe-murailles, trafiquants de bordures et gens des confins.

«Même avec la guerre? demandai-je à Salih.

— Oui, même avec la guerre contre le régime de Bachar al-Assad. Nous nous

sommes organisés, nous défendons notre terre, nous, les Kurdes.

— Et les autres peuples de la région ?

— Nous leur avons tendu la main. Nous travaillons ensemble avec les Arabes sunnites, les Arméniens et les autres chrétiens. »

Paladin de la cause kurde, Salih se rendait de temps à autre en Syrie et au Kurdistan syrien pour des missions humanitaires, et abandonnait alors pour quelques semaines son commerce en Lorraine. Il n'avait pas froid aux yeux. Il aurait tout fait pour sauver un peu plus une parcelle de sa terre, labourée par des crocs d'acier et trahie comme jamais. Sa détermination m'intriguait, sa description de ce qu'il appelait « le projet » aussi.

Ce voyage-là allait compléter tous ceux que j'ai entrepris dans les différentes régions du Kurdistan depuis bien longtemps, dans les maquis ou en première ligne, la plupart du temps avec les combattants, et encore récemment sur le front contre Daesh, pour témoigner et soutenir la cause kurde, en franchissant les frontières légalement ou clandestinement. Comme pour les Afghans, j'ai toujours été chagriné par le sort du peuple kurde, soumis aux diktats des puissances, aux intérêts impérieux et impériaux, aux trahisons, et parfois, certes, aux luttes

## SI JE T'OUBLIE KURDISTAN

de clans. « Faire confiance aux hommes c'est déjà se faire tuer un peu », écrit Céline dans *Voyage au bout de la nuit*.

Les Kurdes ont appris à moins faire confiance, à compter sur leurs propres forces, contre vents, marées et nouveaux empires.

Il n'empêche ! Le peuple kurde maintes fois a relevé la tête et n'a jamais hésité à affronter les oppresseurs les plus puissants et les plus obscurantistes, de Saddam Hussein aux massacreurs de Daesh, des dictateurs Assad de Damas aux supplétifs arabes des Turcs. Ce fut pour moi un engagement, défendre leur cause, et il demeure.

Il était temps d'aller voir et de franchir à nouveau le Tigre aux flots turbulents.





# 1

« La guerre ne consiste pas dans une bataille effective, mais dans une disposition avérée, allant dans ce sens, pendant tout le temps qu'il n'y a pas d'assurance du contraire. Tout autre temps se nomme paix. »

THOMAS HOBBS, *Léviathan*.

## La barbarie et les nouveaux empires

Fragile trait d'union, le maigre pont flottant sur le fleuve légendaire, guère large sous cette latitude, se situe à quelques encablures de la confluence des trois frontières, Turquie, Irak et Syrie. Il réunit d'une manière éphémère deux pays qui connaissent des conflits ancestraux et deux Kurdistan aussi, celui d'Irak et celui de Syrie, qui se regardent souvent en chiens de faïence.

Le spectacle des premières tranchées évoque les interrogations de Vassili Grossman, correspondant de guerre pour le journal des armées soviétiques *L'Étoile rouge* dans la boucherie de Stalingrad, à la recherche de « l'aube du bien, qui est éternel mais ne vaincra jamais le mal » (in *Vie et destin*). Chagrin des guerres sans fin que contemple le mitan des fleuves bibliques. On sait comment elles commencent, leur terme se perd dans la folie et la déraison des hommes. Lesquels souvent n'ont d'autre choix pour défendre la liberté. « Je songe à une guerre, de droit ou de force, de logique bien imprévue », ajoute Rimbaud dans *Prose*. Toute l'ambiguïté du propos et son intelligence à la fois résident dans la notion de « logique bien imprévue ».

Passerelle sur les eaux, l'édifice mouvant rappelle les frêles esquifs dépeints par Xénophon sur l'un des canaux du fleuve, l'un des quatre cours d'eau du paradis terrestre selon la Genèse. « Les eaux du Tigre, dans la couleur du soir, ont presque la couleur de la pelure d'orange », écrit Dos Passos dans les années 1920, de passage en terre kurde lors d'un grand voyage du Caucase à Damas. Une étrange émotion me saisit alors que j'emprunte les plaques branlantes du pont, reliées aux berges par des câbles qui paraissent bien dérisoires face aux flots

grossis de la fonte des neiges. La frontière tanguait, le cœur aussi. Sur ces eaux, que le prophète Daniel dans l'Ancien Testament appelait « le grand fleuve », duquel surgit un ange, des combattants m'avaient accompagné lors du printemps kurde. J'avais retrouvé sur la berge le vieux chef rebelle Jalal Talabani, en exil à Damas et qui rentrait au Kurdistan irakien.

En ce début d'année 1991, j'avais partagé l'euphorie du printemps de la révolte avec les Kurdes, à la faveur de l'offensive alliée menée contre Bagdad dans les montagnes, au terme de longues marches sur leurs contreforts et dans la plaine. Puis nous avons affronté au bout de quelques semaines un déluge de feu lors de l'effroyable répression lancée par les troupes de Saddam Hussein. J'avais été pris dans une bataille infernale, la nuit, face à des dizaines de tanks qui montaient de la plaine vers Altun Kupri, tenu par le général Kosrat. Lui et ses hommes, cette nuit-là, essuyèrent devant moi une lourde défaite. Que pouvaient des porteurs de lance-roquettes devant des blindés en déploiement massif ? Une seconde offensive suivit, alors que je me repliais sur les hauteurs de Salaheddine avec l'autre meneur de la rébellion, Massoud Barzani. Deux millions de Kurdes fuirent vers les sommets et

les vallées perdues, dans la boue et le dénue-  
ment le plus total. L'exode tentaculaire sous  
un orage de plomb. J'atterris dans un marais  
où je me cachai pendant trois jours et trois  
nuits, près d'un champ de mines et sous les  
hélicoptères de Bagdad, alors que Talabani  
avait trouvé refuge dans une maison délabrée  
avec l'ami Ahmad Bamarni. La mort, pen-  
dant ces trois jours et trois nuits, nous avait  
envahis, submergés, davantage que l'eau,  
avec son goût métallique, son odeur tenace  
de fin de l'humanité. La mort des autres,  
surtout. Je me souviens des mots de Jorge  
Semprún, que j'avais rencontré quelques  
années avant sa disparition, dans *L'Écriture  
ou la vie*, où il évoquait son incarcération à  
Buchenwald: «La certitude d'avoir traversé  
la mort s'évanouissait parfois, montrait son  
revers néfaste. Cette traversée devenait alors  
la seule réalité pensable, la seule expérience  
vraie.» La mort, quand elle fait mine de  
s'éloigner, ne quitte plus jamais les survi-  
vants. Je n'ai cessé, depuis cette aventure, de  
revoir le chef kurde dans les maquis, dans un  
vallon perdu et pelé à trois mille mètres d'al-  
titude, à trois cents mètres de l'Iran et avec  
trois cents hommes, pleurant sous la pluie la  
trahison de son allié Massoud Barzani alors  
que nous montions une tente avec de déri-  
soires bâches en plastique. J'avais réussi, au